

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 7

Artikel: Robe de soie
Autor: Marcel, Etienne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192189>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de père Gatschet. Ce moyen de transport paraissait alors le plus sûr et le plus commode pour les jeunes bonnes et les institutrices que l'on aurait craint de confier aux risques et périls d'un voyage en diligence!

Dans ce temps-là, Berlin était la terre promise des jeunes filles de Neuchâtel qui avaient un frère, un fiancé dans le bataillon neuchâtelois au service du roi de Prusse. Les sentiments contrariés s'y réfugiaient. C'était un champ d'activité qu'on dépeignait sous les plus agréables couleurs; c'était le but suprême vers lequel aspirait la pensionnaire qui se vouait à l'enseignement.

Chaque départ du père Gatschet était annoncé par la *Feuille d'Avis* et par le tambour: « Le de ce mois, il partira une bonne voiture pour Berlin, Hambourg, Brême, Dresde, Leipzig, Francfort, etc. »

Alors on convenait du prix, qui, pour Berlin, était de 14 louis d'or par personne, logée, nourrie et rendue à destination. On payait 10 louis avant le départ, le reste à l'arrivée.

« C'est ainsi que je fis le voyage, disait une ancienne institutrice, Mlle Pernod. Nous étions dix. Père Gatschet conduisait une voiture à six places. Jacob R., qui jouissait du surnom de « gentil Jacob », avait la voiture à quatre places sous sa direction. C'étaient des berlines de voyage très commodes, bien suspendues, chargées de malles et de bagages comme les diligences, mais nous n'allions pas aussi vite; on ménageait les chevaux, qui devaient faire le trajet d'un bout à l'autre.

» Quelle émotion quand on se séparait de nos parents et quand on s'installait dans cet imposant véhicule qui nous emmenait si loin des nôtres! Mais papa Gatschet cherchait à nous égayer par de bonnes et pratiques consolations, et le mot pour rire... Puis on était six, un peu serrées; toutes avaient le même sort, le même but, et nous étions si jeunes! L'aînée avait ses dix-neuf ans accomplis, la cadette n'en comptait pas encore dix-sept.

» On voyageait à petites journées. Le soir, on arrivait de bonne heure à l'hôtel où nous passions la nuit; nous étions contentes de prendre nos ébats. Si c'était dans un endroit isolé, sur la grande route, nous courions, nous faisons des jeux en plein air, et quelquefois, sous les regards paternels de Gatschet, qui était notre très vigilant protecteur, la jeunesse de l'endroit se joignait à nous. Plus d'une fois on improvisa ainsi un petit bal.

» Chaque année, notre chère voiture revenait à Berlin. Père Gatschet, avec son bon sourire, nous apportait des nouvelles de la patrie; on l'accueillait avec

transport; c'était une fête que sa visite. Il apportait des lettres, causait, racontait. Chacun de ses récits parlait vivement à notre cœur; quels souvenirs n'évoquaient-ils pas! Quand on le rencontra, il venait à nous en souriant, et nous l'accablions de questions.

« — Quelles nouvelles apportez-vous?.. Oh! notre lac!... »

» — Allons, mesdemoiselles, il ne faut pas avoir de l'ennui; il fait beau à Berlin. Le lac de Neuchâtel est toujours à la même place; il vous salue bien; vous y retournerez dans quelques années.

» Et cela nous consolait. »

ROBE DE SOIE

PAR ETIENNE MARCEL.

I

Comme on se connaît vite, comme on se connaît bien, lorsque l'on vit là-haut, là-haut, dans les mansardes!

On s'en vient dès l'aurore à sa fenêtre, arroser son rosier, rattacher sa giroflée, secouer le petit tapis rayé qui, au pied du lit bien blanc, cache les carreaux rougeâtres; ou, tout simplement, chercher un rayon de soleil.

Elle n'était jamais venue chez moi, je n'étais jamais allée chez elle. Et pourtant nous nous voyions et nous nous parlions tous les jours. Dès le premier regard et le premier salut que nous avions échangés, un beau matin de mai, nous avions compris qu'il existait entre nous une véritable sympathie.

Toutes deux nous étions jeunes, pauvres, inconnues; toutes deux nous aimions le soleil, le ciel bleu et les fleurs. Nos petites chambres étaient bien simples, bien étroites aussi, et nous courions à nos fenêtres dès qu'il nous prenait envie d'avoir, au milieu de ce grand vilain Paris, un peu de fraîcheur, de lumière et d'air pur.

Nos fenêtres!... Elles n'étaient certes pas grandes; elles n'avaient pas de balcons ciselés, ni de fins rideaux de guipure. Mais elles s'ouvraient en face l'une de l'autre, si près, si près, que l'on pouvait se dire bonjour, sans plus élever la voix que si on eût parlé à une personne assise au fond de la chambre. En outre, elles étaient claires, propres, gentiment drapées de mousseline un peu grosse, mais si blanche! Et, lorsque nous commençâmes à nous connaître, à nous parler, elles étaient si joliment fleuries!

Sur la croisée de ma voisine s'étalait une caisse toute pleine de pâquerettes rosées et de pensées d'un violet sombre autour d'un joli rosier blanc. Une mince tige de lierre et des convolvulus à clochetons bleus grimpaient autour de la mienne. Tout cela au quatrième, des deux côtés d'une cour étroite et sombre, avec un pavé sec et sale en été, de la boue verdâtre en hiver.

Vilain coup d'œil que celui d'en-bas! Pour reposer nos yeux sur quelque chose de riant, de gracieux, de doucement fleuri, il fallait que chacune regardât en face le petit jardin de l'autre, ou regardât en haut pour avoir un peu de ciel teinté d'azur, moiré de nuages blancs, doré de soleil ou diamanté d'étoiles. Quand on regardait en

haut, on soupirait; quand on regardait en face, on souriait. Mais ce sourire et ce soupir étaient également doux, et donnaient tous deux de l'énergie au cœur et de l'élan à l'âme.

Puis ce n'étaient pas les fleurs de ma voisine que j'apercevais seulement. Au centre du cadre obscur que traçaient, sur le mur, les montants de la fenêtre, je voyais reluire à la muraille un christ d'ivoire sur une croix d'ébène, deux petits cadres dorés contenant deux portraits souvent parés de fleurs. Puis, sous un demi-globe de verre, deux vieilles épauettes depuis longtemps ternies, et une croix de la Légion d'honneur qui, aux rayons du soleil de midi, scintillait comme une étoile d'or.

Et c'était tout: ce petit fond de tableau, austère, simple, presque religieux, avait suffi pour m'apprendre que ma voisine Rose était une bonne et honnête fille, ayant un tendre respect pour la mémoire de son père, et pour le souvenir de Dieu.

Ce fut donc là que je la vis, le lendemain de mon installation dans mes deux petites chambres de la rue Lemer cier.

A l'aurore elle avait ouvert sa fenêtre; elle y était venue, toute souriante et reposée, pour dire bonjour à ses fleurs. Les premiers rayons déjà tièdes doraient son front blanc très uni, et les ondes de ses cheveux bruns, sous la ruche de dentelle étroite de son petit bonnet tuyauté.

Ses yeux bleus s'entr'ouvraient, humides et étoilés comme deux pervenches; sur ses lèvres rieuses et sur ses joues d'enfant, très lisses, toutes rondes, s'épandait une fraîcheur veloutée qui certes n'empruntait rien aux premières rougeurs du soleil.

Elle s'était penchée en avant, pour effleurer de son petit nez fin une branche de son rosier, où venait de s'entr'ouvrir la première de ses roses blanches. En la voyant ainsi, fraîche, jeune et souriante, au milieu des feuilles vertes, je me dis aussitôt que c'était une rose aussi.

Mais elle releva soudain la tête et m'aperçut. Sans le vouloir, sans le savoir, je souriais à ma fenêtre. Elle me répondit d'abord par un sourire, et puis par un gentil petit salut qu'elle crut me devoir apparemment. Je la saluai à mon tour, et notre connaissance en resta là pour cette première fois.

Le lendemain, elle se trouvait déjà à sa fenêtre lorsque je m'en vins à la mienne.

— Vous avez maintenant deux roses. — lui dis-je, voyant un second bouquet blanc s'épanouir tout au bout d'une branche.

— Oui vraiment. Le printemps est si doux! Elles viennent, que c'est un plaisir! — répliqua-t-elle, en secouant doucement sa jolie tête brune. — Et il me semble aussi que les tiges de vos liserons ont grandi depuis hier, madame... mademoiselle... — balbutia-t-elle avec un certain embarras.

— Madame... Et pourtant vous me verrez toujours seule. Je suis veuve, — répondis-je, avec tristesse cette fois.

— Veuve?... Si jeune, et toute seule! Oh! c'est un grand malheur. Je comprends ce que c'est, moi, car je suis orpheline... Par bonheur, j'ai encore grand-mère, — ajouta-t-elle en jetant un regard content vers la petite fenêtre toute proche de la sienne, dont les rideaux, soigneusement fermés, in-

diquaient que là sans doute quelqu'un dormait encore. — Ah ! je crois l'entendre remuer. J'y cours ; au revoir, Madame... C'est qu'elle est bien vieille et presque impotente, voyez-vous.

Là-dessus, Rose me quitta. Puis je la vis reparaitre, soutenant avec beaucoup de précautions une vieille dame vêtue d'une robe noire très propre, coiffée d'un bonnet blanc sur ses cheveux tout gris.

La jeune fille, approchant un fauteuil de la fenêtre, y fit asseoir la grand'mère : après quoi, elle plaça sur le rebord de la croisée la cage où babillait et chantait sa fauvette, qui croyait retrouver un peu de son printemps d'autrefois, au milieu de ces branches, de ces parfums et de ces fleurs.

Alors je vis la petite Rose aller et venir au fond de la chambre, s'occupant du déjeuner et des soins du ménage. Après quoi, je ne vis plus rien, car je sortis, l'heure de mes leçons étant venue.

Quand je rentrai, dans l'après-midi, la grand'mère était toujours assise auprès de la fenêtre, — tricotant un bas noir, ou lisant parfois quelques lignes dans un vieux petit livre relié en chagrin brun, à tranche rouge toute fanée.

Rose avait avancé une petite table auprès du grand fauteuil. Là elle avait étalé ses godets à couleurs, ses pinceaux, ses modèles, et elle coloriait, tout en écoutant jaser la grand'mère et fredonner l'oiseau.

J'appris ainsi qu'elle gagnait leur pauvre vie à toutes deux en coloriant des gravures de modes, des dessins pour de petits albums, occupation pour laquelle il n'est pas nécessaire d'avoir de la science ou du talent, mais seulement du goût, de l'attention et de l'adresse.

Rose était fille d'un vieux soldat, qui avait fait bien des campagnes, et obtenu à grand-peine, le grade de sous-lieutenant. Il était déjà presque vieux lorsqu'elle était encore toute petite. Grâce à sa décoration, il avait pu la faire admettre à la maison de la Légion d'honneur, à Saint-Denis.

Mais il était mort bientôt après, et sa veuve était tombée dangereusement malade. Elle avait alors pensé à Rose pour soigner le petit commerce de mercerie qu'elle avait dans un faubourg, et, sentant approcher sa fin, elle avait rappelé l'enfant.

La maladie de la pauvre femme avait duré longtemps, avait tout englouti. A sa mort, il ne restait que des dettes à la pauvre vieille grand'mère et à la fillette de quinze ans.

Rose s'était alors trouvée bien heureuse de pouvoir utiliser les quelques notions de dessin et d'aquarelle qu'elle avait rapportées du pensionnat de Saint-Denis.

Ses gains étaient cependant bien modestes, et elle devait les employer avec beaucoup d'économie. Ce qui n'empêchait pas qu'avec ce peu, qu'il fallait ménager, la grand'mère ne fût toujours bien soignée, le front de Rose toujours joyeux, sa robe très simple toujours propre, sa petite chambre bien rangée et sa fenêtre toujours fleurie.

(A suivre.)

On malin.

Quand on razàrè a eimbardouffà la frimousse de 'na pratiqua, et que lài ràclèli la potta, ye repassé son rajão su sa man se cé rajão n'est pas prão ardeint et fà regregni lo naz dè cé qu'est su la chaula. Quand onna fenna met couàirè sa soupa, le rattusé, se lo fù n'est pas prão tsaud. Quand on tià-caïon sàbrè on anglais dè Payerno, lo fuset raffilé lo tailleint dè son couté. Quand lè z'abots d'on tsai viront trào gras, on eingrèssè lè z'assis ; et quand on sàitão a coumeinci se n'andein et que sa faulta ne fratsè pas l'herba ein creseneint, mà laissè dâi quiettès et dâi z'adzès, lài baillè on coup dè moletta. Tsacon cognâi lo remido que convint à se n'uti quand ne va pas ; et on iadzò qu'on sâ cein que faut, l'est bon ! on sâ à quiet s'ein teni : on ne s'amusé pas à eintsaplià onna cutrà, et on ne sè sai pas dè la màola po appoeinti on cro.

Janôt Matafan, que sâ cein que l'a à féré, ne s'einquiètè pas dè savâi se ne tsau pas dè féré dinsé ào autrameint ; et quand l'a accoutemâ oquiè, n'est pas quiestion dè ne pas lo fère.

L'autro dzo, que volliàvont mettrè couàirè on jambon, et que la mermita etài trào petita po lo mettrè tot de 'na pice, sa fenna lài dit dè lo lài rêssi ein dou. Lo Janôt preind la résse, met lo jambon su lo bord dè la trabilia, et dévant dè s'einmodâ à rêssi, sè peinsâ que sarâi bon d'eingrèssi la résse po ne pas tchaffouilli cé jambon. Adon ye criè sa fenna, et lài fâ : Françoise ! apporta mè vâi lo bourelion !

Soirées de Zofingue. — Il est bien difficile d'ajouter aux éloges mérités que tous les journaux ont faits des soirées de la Société de Zofingue. Nous ne pouvons que nous associer à ce qu'ils ont dit de l'interprétation vraiment remarquable de toutes les parties d'un programme fort bien composé et très varié. La Société de Zofingue donne, ce soir, une représentation à Montreux, où nous lui promettons d'avance de nouveaux succès.

Solution du problème de samedi :

— 1^o Il y avait 4 enfants. — 2^o Chacun d'eux eut 20 dragées pour sa part. — 3^o Donc 80 dragées dans le sac. — 37 réponses justes. La prime est échuë à M. Bouvier, à Meyrin près Genève.

Passe-Temps

—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—

Supprimer six des barres ci-dessus, de

manière qu'en les comptant de droite à gauche et de haut en bas, on ait toujours des nombres pairs.

Prime: Un chromo.

THÉÂTRE. Jeudi 19 février, **La Comtesse Sarah**, comédie dramatique de G. Ohnet.

Boutades.

Deux propriétaires, dont l'un s'est rapidement enrichi, visitaient des terrains à vendre.

— Je me rappelle le temps, disait l'un deux, où j'aurais acheté ce terrain pour une paire de bottes.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas acheté ?

— C'est qu'alors les bottes pressaient davantage.

Dialogue vers la fontaine.

— Mon mari et moi, nous avons pour principe de ne jamais nous disputer en présence des enfants ; quand une scène est près d'éclater, et bien nous les faisons sortir.

— Ah ! c'est pour cela qu'on ne voit qu'eux dans les rues

Deux petites filles d'invalides font des pantouffles pour leur grand-père.

— J'aurai fini avant toi, dit l'une.

— Je crois bien, répond l'autre. Tu as de la chance, toi... ton grand-papa n'a qu'une jambe.

Un original, qui se passionne au jeu de cartes, est au café faisant sa partie de piquet. Tout à coup, on vient lui annoncer qu'un violent feu de cheminée a éclaté chez lui.

— Eh bien, allez vers ma femme, répond-il d'un air ennuyé, je ne me mêle pas des affaires de ménage.

L. MONNET.

DÉPOT OFFICIEL

de **PAPIER TIMBRÉ** et de **CARTES**

A JOUER, à la

PAPETERIE MONNET

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13. — Canton de Fribourg à fr. 26,50. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48. — Canton de Genève 3 % à fr. —. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 85,50 — Bari, à fr. 70. — Barletta, à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 26,50. — Port à la charge de l'acheteur.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.